

certaines personnes prétendent que monsieur Alexis Robitaille en est l'auteur, ce monsieur, nous prie de réclamer, en son nom, contre cette insinuation mal fondée.

LES MINISTRES EN CONSEIL.

CARTIER—Well, mes collègues, nous avons aujourd'hui, beaucoup d'affaires à régler !
MCDONALD—Dans quelques mois, nous en aurons d'avantage.

CARTIER—Bye god ! Je le sais bien, mais il faut s'occuper des plus pressées.

Eh ! bien mon beau Narcisse, qu'as-tu répoudu à Chapais ?

BELLEAU—Je lui ai dit de patienter encore quelques jours.

CARTIER—Précisément. Et à Langevin ?

BELLEAU—Oh ! celui là est plus intraitable. Il veut à tout prix devenir ministre.

CARTIER—Qu'il fasse au moins, son chemin de fer du Nord, ce petit cretin !

I say mes collègues, ne croyez-vous pas qu'il serait à propos d'essayer, encore une fois, à faire comprendre à Alleyn quels avantages immenses lui procurerait sa résignation ?

ALLEYN se réveillant en sursaut—Hein ? que dites-vous ? Moi, résigner ? Plutôt mourir que de perdre mes quinze mille votes ! Malheureux ne savez-vous pas que mon élection est contestée ! Vous voulez vous débarrasser de moi ? Eh ! bien payez les frais de la contestation et donnez moi un chapau ! Je ne puis certainement pas sortir nue tête du ministère ! Je souffre assez déjà, sans courir le risque de m'en rouer !

BELLEAU—C'est vrai. Donnez m'en un, aussi, et nous sortirons ensemble.

CARTIER.—Vous n'êtes pas raisonnables. Il est impossible qu'Alleyn devienne juge tant que son élection sera sous contestation. Comme il nous est impossible de payer les frais de cette contestation, il faut qu'il attende ou qu'il résigne et paie les frais. Alors....

ALLEYN—Alors ?

CARTIER—Nous tacherons de faire notre possible pour que vous ayez votre part du gâteau.

ALLEYN.—"Un je tiens vaut mieux deux que tu l'auras."

CARTIER—De plus, si Belleau nous quitte, qui voudra le remplacer ?

BELLEAU—Oh ! soyez sans crainte ; je me charge de me trouver un remplaçant. Dieu soit loué, je suis assez libéral pour en acheter un !

MCDONALD—Faisons mieux, attendons encore quelque temps.

ROSE—Maintenant que nous savons à quoi nous en tenir au sujet d'Alleyn et de Belleau il faut décider quelle position nous allons prendre devant les graves événements qui s'accomplissent et devant ceux

encore plus terribles que nous voyons tous poindre à l'horizon.

CARTIER—De quels événements voulez-vous donc parler ? Nous sommes pourtant bien tranquilles. Nos adversaires n'ont pas encore réussi à nous renverser du pouvoir. Pourquoi venir troubler notre repos ? Ah ! le pro verbe dit admirablement bien : Il n'y a point de rose (Rose) sans épines !

ROSE—Dans mon voyage en Angleterre j'ai appris bien des choses.

CARTIER—Et vous avez trouvé ce que vous n'osiez pas espérer !

ROSE—Que voulez-vous, j'ai été plus heureux que vous. Au compatriote de la Pompadour on a donné une "jarretière ;" et l'on doit me nommer gouverneur !

CARTIER—Je suis de l'avis d'Alleyn, notre Ésope : "Un je tiens vaut mieux que deux tu l'auras."

VANOUKCHNET—Question ! question !

SMITH—Oui, oui, question ! Quelle attitude va-t-on prendre vis-à-vis de Brown, de l'évêque Charbonnel, de McGee, de Bruyère et des autres qui vont mettre le feu aux quatre coins du pays ?

CARTIER—Nous ferons comme les Israélites : Nous lancerons des renards dans le camp de nos ennemis.

MCDONALD—La position est critique.

CARTIER—Oui si nous ne savons pas conserver nos portefeuilles ; mais dans le cas contraire, nous avons une position couleur de rose ou d'espérance ! "Garder ou ne pas garder nos portefeuilles." Voilà la question. That is the question, my dear colleagues. Hors de là, je ne vois pas pourquoi nous nous occuperions des écoles séparées, des corporations religieuses, de la représentation basée sur la population du volontarisme, et de mille autres futilités qui, aux yeux de nos adversaires, peuvent bien paraître des questions pleines de dangers, mais qui ne sont point dignes de notre attention. (Applaudissements.)

Ainsi donc je crois que nous ne devons point faire attention au bouleversement qui se fait autour de nous, en matière politique ou religieuse. Cela ne nous regarde point. Notre devoir est de gouverner le pays et cela le plus longtemps possible.

Maintenant je clos la séance.

THÉÂTRE DES FOLIES MUNICIPALES.

"Les bottes de la police." "Le trente sous du conseiller Rhéaume." "La dispute des conseillers Saint-Pierre et Hearn." "Le vocabulaire des injures" récit par ce dernier, ont été les pièces les plus applaudies de la soirée.

La directeur des "Folies municipales," le maire Langevin, a fait son devoir à la satisfaction des spectateurs, c'est-à-dire qu'il

s'est enroué à crier. Or... or... or... or... or... or... order... re!!!

Voici l'analyse des principales farces représentées à cette séance :

Quand il a été question de coiffer, encapoter, culotter, et botter pour l'année courante, les hommes de police, une discussion orageuse s'est élevée sur la qualité du drap, sur celle du cuir ; sur le nombre et la circonférence des houtons, sur le diamètre des palettes etc. Le conseiller John Hearn Lucifer était d'avis de donner aux policiers des bottes à pistolets d'élection, des houtons élastiques, enfin un "attirail" à la John Hearn. Le conseiller Rhéaume était ce soir là, bien en colère contre la police, parce que le conseiller Hearn avait dit sur la foi d'un sergent de police que les Sapens étaient des voleurs. En conseiller "sans peur et sans reproche" il jura qu'une enquête aurait lieu à propos de cette accusation. Néanmoins on parvint à le calmer un peu et à le faire consentir à donner aux hommes de police des bottes de la grandeur et de la qualité de celle que monsieur MASACRE BAPTEME perdit, jadis, dans la rue Notre-Dame des Anges. Sans cela, les hommes de police étaient condamnés à marcher pieds nus. Alors leurs ennemis auraient dit qu'ils n'étaient que des vas-nu-pied ! On a bien raison de dire : Les petites causes produisent les grands effets !

Il était écrit que ce soir là le conseiller Rhéaume serait contrarié de toute manière. Un individu qui se disait le créancier de ce conseiller, pour un montant de trente sous, fit au milieu du plus profond silence la harangue suivante :

Monsieur le maire,

Monsieur Rhéaume me doit trente sous, je les lui ai demandés, il ma envoyé chez le "sacre ; est-ce juste, ça, monsieur le maire ?"

Le maire fit entendre un "order" ronflant et pendant cinq minutes on procéda au milieu des rires et du bruit.

Le calme revint et l'on reprit la discussion. Le conseiller Rhéaume terminait une de ses plus belles peroraisons sur les bottes qu'il voulait accorder à la police, quand tout à coup la même voix s'éleva et l'on entendit ces paroles :

"Des bottes ! des bottes ! mais il ne me paie pas !"

Ceux qui aiment à rire y trouvèrent leur compte, mais ceux qui assistaient aux séances de la Corporation pour être témoins de choses sérieuses auraient préféré ne pas entendre ces puérilités qui font rire mais qui, aussi, rendent ridicules ceux qui en sont l'objet.

Le conseiller Hearn a prouvé une fois de plus qu'il parle et vote contre tout ce qui n'intéresse point directement la "Petite rue Champlam." Il a tellement insulté le conseiller Saint Pierre qu'à l'exception de de trois ou quatre, tous les conseillers, ont